

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANNÉE 18

THÈSE

182^{N°}

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue

Monsieur Edde

Par M.

Médecine Arabe

PARIS

IMPRIMERIE DES ÉCOLES

HENRI JOUVE

23, Rue Racine, 23

1889

M. LE

RUE

H111
P232
no. 182
1889

LANE

MEDICAL



LIBRARY

Seidel

Collection

**HISTORY OF MEDICINE
AND NATURAL SCIENCES**

AMERICAN BANK NOTE CO. LITHO.

130
FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1889

THÈSE

N°

182

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le mercredi 3 avril 1889, à 1 heure

Par M. JOSEPH EDDÉ

Née à Beyrouth (Syrie) le 1^{er} mai 1862

AVICENNE
ET
LA MÉDECINE ARABE

Président : M. POTAIN, professeur.

*Juges : MM. { TRÉLAT, professeur.
 { SEGOND, LANDOUZY, agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS
IMPRIMERIE DES ÉCOLES
HENRI JOUVE
23, Rue Racine, 23

1889

45

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen M. BROUARDEL.

Professeurs : MM.

Anatomie.....	FARABEUF.
Physiologie.....	CH. RICHET.
Physique médicale.....	GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....	GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....	BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales.....	BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	DIEULAFOY.
	DAMASCHINO
Pathologie chirurgicale.....	GUYON.
	LANNELONGUE
Anatomie pathologique.....	CORNIL.
Histologie.....	MATHIAS DUVAL
Opérations et appareils.....	DUPLAY.
Pharmacologie.....	REGNAULD.
Thérapeutique et matière médicale.....	HAYEM.
Hygiène.....	PROUST.
Médecine légale.....	BROUARDEL.
Accouchements, maladies des femmes en couches et des enfants nouveau-nés.....	N...
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	LABOULBÈNE.
Pathologie expérimentale et comparée.....	STRAUS.
	SEE (G.)
Clinique médicale.....	POTAIN.
	JACCOUD.
	PETER.
	GRANCHER.
Maladies des enfants.....	BALL.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....	FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....	CHARCOT.
Clinique des maladies du système nerveux.....	RICHET.
	VERNEUIL.
Clinique chirurgicale.....	TRELAT.
	LE FORT.
Clinique ophthalmologique.....	PANAS.
Clinique d'accouchement.....	TARNIER
	SAPPEY, HARDY

Professeurs honoraires : GAVARRET, et PAJOT.

Agrégés en exercice

MM.	MM.	MM.	MM.
BALLET.	HANOT.	POIRIER, chef des	Ribemont-Dessaigne.
BLANCHARD.	HANRIOT.	travaux anatomiques	A. ROBIN.
BOUILLY.	HUTINEL.	POUCHET.	SCHWARTZ.
BRISSAUD.	JALAGUIER.	QUENU.	SEGOND.
BRUN.	JOFFROY.	QUINQUAUD.	TROISIER.
BUDIN.	KIRMISSON.	RAYMOND.	VILLEJEAN.
CAMPENON.	LANDOUZY.	RECLUS.	
CHAUFFARD.	MAYGRIER.	REMY.	
DEJERINE.	PEYROT.	REYNIER.	

Secrétaire de la Faculté : CH. PUPIN.

Par délibération en date du 6 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

61884

Y. A. R. I. J. J. A. I.

P232
no. 182
1889

A SON EXCELLENCE

MAVROGÉNY PACHA

Médecin particulier de S. M. I. le Sultan

Sénateur à vie, MUCHIR

Inspecteur général des Ecoles médicales et des Hôpitaux civils
et militaires de l'Empire Ottoman

Grand cordon des Ordres du Medjidié et de l'Osmanié
de la Couronne de fer d'Autriche
de l'Ordre du Soleil et du Lion de Perse
de Nikita de la Principauté de Monténégro
de Wasa de Suède et de Norvège

Décoré des Ordres de Léopold de Belgique
de la Croix du St Sépulcre et des Médailles d'or et d'argent
du mérite de Turquie

Directeur de la *Gazette des Hôpitaux* de Constantinople
Fondateur de la Société Impériale de médecine
de la Société littéraire Grecque de Constantinople

Fondateur et Président de la Société « L'armée du travail »
Membre honoraire de la Société d'Hygiène de Paris
et de la Société Climato-anthropologique d'Alger

HOMMAGE RESPECTUEUX

488. c

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MA SŒUR

A MES FRÈRES

A M LE DOCTEUR LANDOUZY

Professeur agrégé à la Faculté de médecine de l'Hôpital Ténon
Chevalier de la Légion d'honneur

Nous prions notre savant Maître M. le docteur Landouzy de nous permettre de lui exprimer notre reconnaissance pour tous les conseils qu'il nous a toujours donnés et pour l'amitié dont il nous a honoré et dont nous nous montrerons toujours heureux et fiers.

Nous le remercions en outre du soin qu'il a pris à nous guider dans le travail de cette thèse qu'il nous a inspirée et dont nous lui sommes redevables.

A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA MÈRE

A MA SŒUR

A MES FRÈRES

A M LE DOCTEUR LANDOUZY

Professeur agrégé à la Faculté de médecine de l'Hôpital Ténon
Chevalier de la Légion d'honneur

Nous prions notre savant Maître M. le docteur Landouzy de nous permettre de lui exprimer notre reconnaissance pour tous les conseils qu'il nous a toujours donnés et pour l'amitié dont il nous a honoré et dont nous nous montrerons toujours heureux et fiers.

Nous le remercions en outre du soin qu'il a pris à nous guider dans le travail de cette thèse qu'il nous a inspirée et dont nous lui sommes redevables.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M LE PROFESSEUR POTAIN

A M LE DOCTEUR VILLEJEAN

Professeur agrégé

Reconnaissance et amitié

A MES MAITRES DE L'ÉCOLE DE BEYROUTH

Nous prions notre Maître et ami M. le Docteur De Brun de nous permettre de lui exprimer toute notre gratitude pour les sages conseils et les savantes leçons qu'il nous a prodigués. Que ce cher Maître soit assuré que nous n'oublierons jamais que le peu que nous savons, c'est à lui que nous le devons. Nous nous souviendrons toujours que c'est lui qui a dirigé nos premiers pas dans la carrière médicale et que c'est sa parole savante que nous avons entendue la première, nous instruisant près du lit des malades.

Nous prions également nos Maîtres, Messieurs les Docteurs Rouvier et Nègre de vouloir bien accepter l'expression de notre reconnaissance pour leur amitié et leur bienveillance à notre égard.

AVICENNE

ET

La Médecine Arabe

Nous ne nous sommes point fait illusion sur l'aridité et la difficulté du travail que nous avons entrepris.

La rareté des manuscrits, l'absence de traduction française du Livre d'Avicenne, l'impression défectueuse de l'original arabe que nous avons eu entre les mains qui a été imprimé à Rome et qui date de 1593, tout cela est venu s'ajouter à la difficulté de la langue arabe déjà si grande par elle-même.

Cependant malgré toutes ces mauvaises conditions d'étude et le peu de temps dont nous pouvions disposer, nous nous sommes mis à l'œuvre, pensant qu'il ne serait point sans intérêt de connaître les idées de l'Ecole Arabe et d'Avicenne qui la personnifie, concernant l'étiologie, le diagnostic et le traitement des maladies.

Pour bien juger l'œuvre d'Avicenne, comme toute œuvre ancienne, il faut se reporter à l'époque à laquelle elle a été créée et la juger suivant cette époque. Ce que nous disons là paraît banal au premier abord, mais mal-

heureusement cela n'est que trop vrai et l'homme est toujours porté à comparer la science des temps antiques à celle qu'il possède aujourd'hui et qui est toute en sa faveur

Certes, en parcourant l'œuvre d'Avicenne et en voyant les idées qu'il avait, lui et la médecine de son époque, sur les causes des maladies, en cherchant à comprendre les explications bizarres qu'il donnait, des phénomènes morbides qu'il observait chez ses malades, on ne peut s'empêcher de sourire et de trouver originale pour le moins les théories étranges qu'il bâtissait à perte de vue.

Mais nous le répétons, cet ouvrage a été écrit, il y a près de douze cents ans. Les hommes à cette époque étaient plus occupés à se détruire qu'à se guérir. La terre tremblait sous les pas des conquérants qui la sillonnaient dans tous les sens et les dernières lueurs de l'incendie qui avait dévoré la bibliothèque d'Alexandrie n'avaient point encore disparu.

Il faut donc savoir gré et rendre justice au génie de l'homme qui a rendu de réels services à la science et à l'humanité en réunissant toutes les connaissances que possédait son époque dans un ouvrage réellement important et en faisant connaître des maladies que son génie a créées de toutes pièces et qui étaient passées inaperçues avant lui.

Bien plus, il a doté la thérapeutique médicale d'une foule de nouveaux médicaments qui sont et restent encore aujourd'hui d'un usage courant et journalier.

La Médecine Arabe a été complètement oubliée ces derniers temps et ce n'est que par mémoire qu'on parle d'Avicenne et de son école.

Cependant il n'en a pas toujours été ainsi et vers le onzième siècle l'Ecole arabe régnait en maîtresse absolue et les écoles médicales de l'Occident, suivaient aveuglément ses préceptes.

Toute la science, toute la médecine étaient résumées dans l'œuvre d'Avicenne, et le prince de l'art comme on l'appelait alors servait de modèle et de guide à tout ce qui touchait de près ou de loin à cette science.

Son livre était commenté, ses idées répandues et pour en donner une idée qu'on nous permette de citer ces quelques paroles de Cornarius qui disait en parlant de cette époque :

On lisait, on expliquait Avicenne, qui était regardé comme le prince ou le plus excellent de tous les médecins. On expliquait Rhazès, surtout le 9^me livre de cet auteur dédié au roi Almazar dans lequel on prétendait trouver tout ce qui peut regarder la manière de guérir les maladies. On ne tenait pas plus compte de la médecine grecque que s'il n'y en avait jamais eu si ce n'est qu'il arrivât quelquefois que l'on fit mention d'Hyppocrate, de Galien et de Dioscoride et cela comme en passant, on lisait dans les écoles quelques endroits de ces derniers auteurs lorsque les princes Arabes étaient d'humeur à leur céder la place ; mais cela ne se faisait que rarement.

Les autres médecins grecs étaient entièrement inconnus et leurs écrits ne se trouvaient ni en grec ni en latin. On avait seulement quelques traductions latines très corrompues et très bar-

bares de quelques-uns des ouvrages de Gallien que ceux qui les avaient, gardaient comme quelque chose de fort précieux.

Mais bientôt une réaction très grande se fit sentir. Hyppocrate, Galien, Celse, furent plus soigneusement étudiés, le génie d'Hyppocrate se fit jour et celui qu'on appela depuis le père de la médecine, couvrit de son ombre gigantesque Avicenne et son école.

A partir de ce moment c'en fut fait de la médecine arabe, et bientôt un oubli aussi injuste que la vogue exclusive dont elle avait été l'objet l'enveloppa de toutes parts.

De tout côté les critiques les plus violentes éclatèrent et autant on avait élevé Avicenne autant on chercha à l'abaisser.

On l'accusa de Plagiat et on lui fit un crime d'avoir cité dans ses ouvrages Hyppocrate et Galien, tout lui fut reproché jusqu'au style qu'il avait employé qu'on avait d'abord trouvé, cependant admirable, et qu'on voyait maintenant creux, vide de sens, et plein d'emphase.

On le critiqua dans tout ce qu'il avait dit, jusque dans les maladies qu'il avait le premier découvertes et qu'il avait si merveilleusement décrites, jusque dans les excellents médicaments qu'il avait vulgarisés, jusque dans les connaissances chimiques qu'il possédait et dont il avait essayé de faire bénéficier la médecine.

C'était fatal, il avait été trop longtemps le maître absolu, à l'exclusion de tout autre, pour que sa puissance et son prestige pussent durer; et à l'époque où nous vivons, nous l'avons dit, Avicenne est bien loin, et ce n'est

que par mémoire ou par érudition que dans quelque cours magistral son nom est encore cité.

La grande figure d'Hippocrate concentre tous les regards. Son souvenir remplit tous les auteurs classiques comme son buste couronne tous les édifices consacrés à la science et à la médecine.

C'est en face de cet oubli, injuste, nous le croyons, c'est en présence de ce dédain presque, que nous avons entrepris, non point de faire revivre Avicenne; il n'en a pas besoin; l'immense ouvrage qu'il a laissé le rendra à jamais immortel mais de rendre hommage à sa mémoire en faisant connaître un peu mieux quelques-unes de ses leçons magistrales ou avec un génie et un talent vraiment incroyables il a peint des maladies inconnues avant lui et aux descriptions desquelles on n'a presque rien ajouté aujourd'hui.

Nous ne nous attarderons point à le justifier d'une des plus grandes critiques qui aient prise sur lui; celle d'avoir suivi, ou plutôt disons le mot, d'avoir copié Hippocrate Galien et l'Ecole Grecque. A supposer que la chose fut vraie; et elle n'est point le moins du monde démontrée, nous croyons, au contraire, pour nous, que c'est une de ses plus grandes gloires; il a été loyal et franc, et rien n'eût été plus facile pour lui, que de passer sous silence les noms d'Hippocrate et de Gallien, de s'approprier leurs idées et leurs écrits au lieu de se complaire à les citer avec tant de loyauté et tant de bonne foi.

Nous ne dirons également rien de cet autre reproche qu'on lui a fait d'avoir mis une grande emphase dans ses

écrits et d'avoir entouré ses idées d'expressions sonores et ronflantes ; qui, d'après ceux qui le critiquent, en obscurcissent le sens et les rendent inintelligibles. Nous ferons remarquer cependant que le génie de la langue arabe le veut ainsi et loin de jeter de la confusion dans ses écrits, ces prodigalités de style, (et les vrais arabisans nous comprendront), cette profusion d'images rendent au contraire sa lecture plus attrayante et moins aride.

Nous diviserons ce modeste travail en trois parties. Nous traiterons d'abord de l'étiologie et de la pathogénie des maladies et la manière dont Avicenne les comprenait et les expliquait ; dans un deuxième chapitre nous ferons connaître et nous reproduirons en nous tenant le plus près possible de l'original, la description de quelques maladies qu'Avicenne avait bien étudiées, et quelques-uns de ses diagnostics et de ses pronostics.

Enfin dans une troisième partie nous donnerons un aperçu général de la thérapeutique de cette époque et des quelques médicaments qui entrèrent depuis lors dans le domaine de la science moderne.

ETIOLOGIE ET PATHOGÉNIE

L'étude des causes est une science de nos jours. Les anciens se préoccupaient peu de saisir la cause qui avait amené l'état morbide. Ils se contentaient de reconnaître la maladie et d'en observer les différents symptômes. Ils s'attachaient surtout à deviner sa terminaison et à saisir les signes qui pouvaient faire préjuger de sa gravité ou de sa marche favorable ; de là ce soin particulier qu'ils ont pris de formuler des pronostics.

Une fois fixés là dessus, ils concentraient toute leur science au traitement.

De sorte que la cause pour eux était un élément tout à fait accessoire.

Avicenne n'a point fait exception et nous trouvons fort peu de choses sur ce sujet dans son livre.

Cependant dans plusieurs maladies et surtout dans les maladies épidémiques il a cherché une cause à leur explosion et cette cause, il a cru l'avoir trouvée, soit dans l'air que nous respirons, soit dans l'eau qui nous sert de boisson.

Quant aux autres maladies aiguës, Avicenne les classe d'une manière générale et les attribue à un désordre qui

surgirait dans le tempérament ou à une modification des humeurs normales de l'organisme.

Pour lui tous les tempéraments rentreraient dans trois types principaux : bilieux, sanguin, ou *phlegmatique* et du jour ou une cause quelconque viendrait à pervertir ou à transformer un de ces tempéraments en autre, elle suffirait à elle seule à créer la maladie. Cette cause peccante serait l'humeur. Les humeurs joueraient donc pour lui un rôle capital dans la formation de l'état morbide.

Une autre cause également résultant de la perversion de l'état physiologique serait la modification anormale qui surviendrait dans l'état de nos organes.

A l'état normal, pour que la santé fut parfaite, il faudrait d'après lui, que le cœur fut chaud, le cerveau humide, les nerfs froids, et les os secs. Si une cause extérieure ou inhérente à notre organisation, venait à déranger cet équilibre et cet état normal, immédiatement les troubles surviendraient et l'état de santé cesserait d'exister.

Comme on le voit, nous avons passé rapidement sur toutes ces théories qu'Avicenne s'est plu, cependant à étendre et à commenter, pour arriver à une étude plus intéressante; celle des causes morbides qui se rattacheraient à la viciation de l'air que nous respirons et de l'eau qui sert à nos besoins; et voici ce qu'il dit :

L'air que nous respirons doit être pur de toutes vapeurs étrangères. Il doit être libre, circulant à ciel ouvert; non emprisonné ni retenu entre des murs et des voûtes; à moins toutefois qu'il n'y ait une cause générale qui l'ait corrompu auquel cas l'air caché est préférable, à part cette condition exceptionnelle, l'air

libre et découvert doit être préféré? Il doit être également pur de toutes vapeurs émanant des torrents ou des terrains humides. Tant que cet air sera ainsi pur de toute essence étrangère à sa composition normale il sera utile à notre santé et la maintiendra en bon état; mais s'il venait à changer et à se corrompre, son action sera nuisible et contraire.

Et plus loin il ajoute ceci. Toutefois qu'un changement anormal survient dans la composition de l'air il devient nuisible si ce changement se fait dans son essence même il enfante les épidémies; de sorte que ces épidémies ne sont autre chose, que la corruption de l'air, laquelle est comparable à celle que subissent les eaux stagnantes.

On voit par là que les germes étrangers dont il ne peut deviner ni la nature ni la cause mais dont il saisit bien les effets sont pour lui les origines premières des Epidémies. Cette idée est tellement enracinée chez lui qu'il y revient encore en parlant de la pathogénie des fièvres épidémiques ainsi que nous le verrons plus loin. Est-ce simple fait d'observation? Est-ce pressentiment d'un agent nocif qui lui échappe mais dont il devine la présence? On ne saurait le dire.

L'eau est encore pour lui une des principales causes de maladies. A cet égard elle jouerait un rôle aussi capital que l'air; et il en est tellement convaincu qu'il y revient souvent et dans ses conseils aux voyageurs il entre dans des détails minutieux sur l'eau qu'ils doivent emporter, sur les bœux qui doivent la contenir, sur sa fraîcheur, sur sa provenance, etc., etc.

Sa nature, sa composition, la nature du sol qui la fournit et du terrain où elle coule, tout cela le préoccupe

grandement et pour lui de véritables calamités attendent ceux qui auraient usé de certaines eaux, calamités dont il fait un bien sombre tableau, aussi après avoir décrit et indiqué minutieusement les conditions d'une bonne eau, après avoir passé en revue les différentes eaux, de puits, de source, il dit ceci :

Les eaux provenant de la fonte des neiges, celles qui filtrent à travers le sol sont mauvaises ; celle-ci surtout sont lourdes et pernicieuses, froides en hiver, chaudes en été ; elles sont impropres par leur mélange avec les corruptions du sol. Ceux qui les boivent ont des rates volumineuses. Ils sont constipés et ils deviennent hydropiques par suite probablement de la rétention de cette eau dans leurs organisme. Ils sont atteints dans leurs poumons dans leur foie et dans leur rate. Ils deviennent voraces. Leurs femmes deviennent infécondes et si elles viennent à être enceintes, elles sont sujettes à de fausses couches ou bien elles donnent le jour à des enfants fous ou hydropiques. Elles sont sujettes également à des diarrhées s'accompagnant de douleurs et d'ulcérations dans leurs entrailles.

On voit d'après ce tableau qu'Avicenne s'est plu à charger à quel point il croyait à la nocuité des eaux contaminées et surtout aux eaux de marais qu'il veut sans doute désigner sous le nom, d'eau filtrantes dans le sol.

Voici maintenant, revenant à l'air vicié, comment il s'exprime au sujet des fièvres épidémiques.

Nous avons déjà décrit les causes qui corrompent l'air et nous les avons comparées à celles qui dénaturent les eaux en les corrompant et en les putréfiant. En effet de même que l'eau à l'état normal ne saurait se corrompre s'il n'y avait une cause fournie

par des corps terrestres pernicieux qui viennent s'y incorporer ; de même l'air à l'état naturel ne saurait se vicier s'il n'y avait des vapeurs ou les émanations malignes qui viennent se mélanger intimement à lui, mélanges dont les résultats sont si déplorables aux hommes, quant à ces causes d'infection de l'air, les plus probables sont des émanations provenant soit de certaines localités contenant des cadavres en putréfaction soit de boucheries ou se trouvent des corps qui n'auraient point été enfouis sous la terre ou qui n'auraient point été brûlés. On peut penser encore qu'il se fait probablement une fermentation dans le sein de la terre elle-même sous des causes inconnues et qui contribue elle aussi à corrompre l'air et l'eau.

Cependant l'air ambiant et l'eau ne sont pas seuls, pour lui, des causes déterminantes, et il incrimine également les saisons. Les unes seraient plus nocives que d'autres. Les désordres qui peuvent y survenir leur rigueur plus ou moins excessive et leurs anomalies seraient pour lui des causes puissantes d'épidémies.

Les fièvres épidémiques, dit-il, provenant d'un vent sec sont plus faibles que celles qui résultent d'un vent humide. Elles sont variables comme intensité, violence, et durée, suivant les saisons où elles apparaissent.

Ainsi pendant un été sec et peu pluvieux elles sont plus rares mais si elles viennent à apparaître elles sont plus violentes et d'une marche plus rapide. Vous voyez donc que les perturbations dans l'ordre des saisons sont des causes puissantes dans leur apparition. Quant à la cause de ces perturbations, elles sont dûes à un désordre dans l'état habituel de l'atmosphère qui nous échappe.

On vient de voir, résumé en quelques ligne les idées

d'Avicenne sur les causes des maladies en général et de certaines épidémies; mais il nous semble intéressant d'appeler l'attention sur quelques paroles qu'on sera étonné d'entendre dans la bouche d'Avicenne concernaat la *prédisposition* aux maladies.

Après avoir dit que les épidémies ont été appelées ainsi parce qu'elles frpppaient toute la race humaine à la fois il ajoute :

« Cependant on doit dire que parmi les individus il en est qui ont dans leur constitution une *prédisposition* à contracter la maladie si la cause (*épidémique*) agissant seule, trouve un organisme non *prédisposé* et qui ne lui vienne point en aide elle ne pourra agir sur lui et son action sera nulle. Quant à cette *prédisposition* elle existe lorsque l'organisme est imprégné d'humeurs mauvaises. Si au contraire il en est exempt et pur il ne saurait être influencé par l'épidémie. Sont surtout *prédisposés* les individus faibles ou débilités par des excès vénériens.

A lire ces quelques lignes on les dirait écrites d'hier car cette chose inexplicable de terrain et de milieu favorable, de réceptibilité en un mot en est encore aujourd'hui à ce qu'elle était au temps d'Avicenne et n'avait point échappé à son génie d'observations et de recherches.

Passons maintenant à l'étude des causes de quelques autres maladies et voyons les explications qu'il en donne. Commençons par la variole, cette maladie qu'il a si bien décrite et qu'il a connue le premier.

Malheureusement, ici, l'explication qu'il en donne est tout-à-fait fantaisiste et nous tombons dans le domaine des hypothèses.

Tout le monde sait que les anciens pensaient que l'absence des règles pendant la grossesse était due à ce que le sang menstruel était employé à la nourriture de l'enfant pendant sa vie intra-utérine : partant de cette idée Avicenne avait cru y trouver la cause de la variole, et voici comment il s'exprime :

Il arrive, quelquefois, dans le sang une fermentation qui a pour but de le purifier des impuretés et des résidus qu'il peut contenir et qui proviennent du sang des menstrues qui a servi de nourriture à l'enfant pendant sa vie intra-utérine ; et en cela admirez la nature qui agit comme pour le raisin qui fermente pour se débarrasser des impuretés qu'il contient afin de donner une liqueur pure le reproduisant.

Après cette étrange théorie Avicenne passe à l'étude des organismes prédisposés à la variole et des saisons qui sont plus favorables à son apparition.

Pour lui les individus fortement sanguins seraient plus prédisposés que les autres.

Quant aux organismes prédisposés à contracter la variole, dit-il, ce sont surtout ceux qui sont d'une constitution pléthorique et surtout ceux qui sont avares d'émissions sanguines. Les enfants et les jeunes gens y sont plus sujets que les vieillards.

La variole est plus fréquente au printemps et surtout à la fin de l'automne, surtout lorsque l'automne a été précédé d'un été très chaud et très sec.

Nous terminerons cette étude de l'étiologie et de la pathogénie par la curieuse explication qu'Avicenne donne

d'une maladie qu'il a encore le premier connue et décrite nous voulons parler de la Spina ventosa

Voici ce qu'il dit :

La Spina ventosa est une maladie causée par des humeurs acrés qui naissent dans les os et les rongent. Elle peut être comparée au rhumatisme (maladies des articulations), si ce n'est que dans ce dernier cas cette humeur réside dans les muscles tandis que dans l'autre elle réside dans les os.

Jusqu'ici rien de bien extraordinaire, ce sont toujours les humeurs qui sont incriminées, mais voici qui est bien plus intéressant :

Cependant, continue-t-il, certains croient que c'est un insecte qui ravage et corrompt les os morceaux par morceaux, on a prétendu également *que c'est une épine qui s'insinue dans tout le corps par une plaie qui lui a servi de point d'entrée* ; mais ceci n'est point confirmé.

Qu'a voulu dire ici Avicenne ? S'est-il douté de la nature parasitaire de cette affection ? A-t-il voulu dire simplement que c'est un corps étranger qui une fois engagé dans l'organisme, pérégrine dans cet organisme en irritant ses éléments et surtout les os qu'il attaque et détruit ?

On ne saurait le dire. Mais qu'on nous permette de faire cette simple observation : Si Avicenne au lieu de dire ce mot épine qu'il pense être la cause de tout le mal avait dit germe, animalcule, la théorie parasitaire aurait été créée du coup et l'idée des infections microbiennes auraient

été trouvée il y a douze cents ans ! car dans cette simple phrase tout y est. Les désordres locaux, l'infection générale, le corps étranger vivant, organisé, ou non, et son point d'introduction !

SYMPTOMES-DIAGNOSTICS

VARIOLE

Nous ne pouvons mieux débiter dans cette étude que par la description vraiment magistrale qu'a laissée Avicenne de la variole.

Nul ne l'ignore aujourd'hui, la connaissance complète, entière de cette terrible épidémie est due entièrement à Avicenne et à l'école arabe. Ni Hyppocrate, ni Gallien, ni leur Ecole ne connaissaient ce terrible fléau. Est-ce parce qu'il n'avait jamais sévi chez eux ? Est-ce par ce que les premières explosions eurent lieu chez les arabes ? C'est probable. Ce qui est certain, c'est que jusqu'à Avicenne il était resté absolument inconnu, et lorsque plus tard, il éclata en Europe et y fit de si terribles ravages, les médecins de l'époque le reconnurent, grâce à la description si vraie et si complète qu'en avait laissée Avicenne et que nous traduisons ici aussi fidèlement que possible.

La variole, dit-il, n'apparaît point seulement sur la peau et sur tout organe visible à l'extérieur, mais elle apparaît également dans les organes intérieurs jusqu'aux plus cachés et jusqu'aux nerfs.

Lorsque la variole doit éclater, il survient d'abord de la démangeaison, puis une éruption ressemblant à des pointes d'aiguilles se montre au dehors, se remplit d'humeurs, se vide et disparaît après avoir présenté différentes couleurs ; cependant elle peut se transformer en phlegmons et en abcès, où une grande quantité d'humeurs peut se collecter.

La couleur de l'éruption peut varier, elle peut être grise, cendrée, violette ou noire. Car la variole a plusieurs formes, tantôt blanche, jaune ou rouge, tantôt violette ou noire (Hémorrhagique).

L'éruption violette est mauvaise, et plus elle tendra vers le noir plus elle sera grave est mauvaise ; et toutes les fois que l'éruption tendra à s'écarter de ces deux couleurs, elle s'écartera du danger et diminuera de gravité.

L'éruption blanche est la meilleure surtout si les pustules sont en petit nombre (*discrète*), grosses, apparaissant facilement sans grande fatigue générale et peu de fièvre, fièvre qui tombe avec leur apparition qui se fait au 3^e jour.

Après cette forme, l'éruption la plus favorable est celle dont les pustules sont grosses, nombreuses se rapprochant les unes des autres *sans cependant se toucher* (*cohérente*), mais l'éruption dont les pustules *se touchent jusqu'à former de grandes plaques sur la peau* (*confluente*), celle-là est mauvaise. »

Quand à l'éruption dont les premiers boutons sont petits, durs, rapprochés les uns des autres, à apparition difficile, si dans les premiers jours elle semble devoir être bénigne, elle peut faire craindre dans la suite, par la lenteur et la difficulté de son apparition, qu'elle ne devienne grave et ne conduise le malade à sa perte.

Quant aux variétés mauvaises à craindre et qui font périr souvent les malades, ce sont celles qui tout en étant *d'une couleur*

violette s'accompagnent d'une agitation et d'un délire incessants et continuels.

Toutes les fois qu'il y aura d'abord fièvre, et ensuite éruption, la maladie sera moins grave que lorsque l'éruption apparaît la première et est suivie plus tard de fièvre.

Ce qu'il y a de plus important à observer chez un malade atteint de variole, c'est sa respiration et sa voix, si ces deux fonctions ne sont point troublées et restent bonnes, la maladie sera bénigne. Mais si vous voyez chez le varioleux la respiration s'embarrasser et se précipiter de même que pour le malade atteint de rougeole, si vous vous apercevez d'une grande perte de force, et d'une grande prostration, si vous voyez la soif et l'agitation augmenter, les extrémités se refroidir et l'éruption du varioleux ou du rubéolique tourner vers le *violet* ; sachez que le malade est près de périr ; et surtout si vous avez observé les anomalies du début.

La grande majorité de ceux qui périssent dans cette maladie, meurent asphixiés ou avec les apparences de l'asphixie.

Toutes les fois que le malade aura des urines sanglantes, devenant noires ensuite, sachez qu'il périra (forme hémorragique.)

Il n'est pas rare de voir le même malade être atteint *deux fois de la variole* parce qu'à deux reprises différentes les humeurs se sont accumulées pour être rejetées au dehors.

La variole est précédée *de douleurs dans le dos* (Rachialgie) avec démangeaison du côté du nez, de crainte pendant le sommeil (Hallucinations), de douleurs dans les membres. Il y a une pesanteur générale, de la rougeur de la face et des yeux, de l'écoulement de larmes.

La respiration est difficile. La voix est enrouée, la salivation plus grande. Il y a de la pesanteur de tête (céphalalgie), de la douleur du côté de la bouche et de la poitrine, du tremblement des pieds lorsque le malade s'y appuie et avec tout cela une fièvre vive et générale.

Comme on le voit rien n'y manque, prodromes, sym-

ptômes de début, invasion, éruption, variétés, formes, complications, pronostic récidive même. Tout y est, tout s'y retrouve.

Quant au diagnostic on le verra plus loin dans l'étude de la rougeole.

Aussi ce tableau n'a pas besoin de commentaires, tout y a été tracé de main de maître, rien n'y a été oublié et il nous semble que depuis le temps où cela a été dit, on n'y a rien ajouté d'essentiel ou du moins de réellement important ; et sans plus tarder nous passons à l'étude de la rougeole, encore une autre maladie bien observée et découverte toute entière par Avicenne et l'école arabe.

ROUGEOLE

Sachez, dit-il, que la rougeole est une variole bilieuse, différant peu de la variole dans la généralité des cas, si ce n'est que la rougeole a une éruption plus fine et de dimension beaucoup moins large ; ne dépassant point la surface de la peau et dont les boutons n'ont point le volume des pustules varioliques.

Quant aux symptômes de son apparition ils se rapprochent beaucoup de ceux de l'invasion de la variole.

Cependant l'état général y est plus grave, la fatigue plus grande et la chaleur plus intense. La rachialgie y est moins forte car dans la variole les vaisseaux du dos sont plus engorgés.

Sachez également que la variole est due à l'abondance d'un sang vicié et la rougeole est due à sa plus grande malignité quoiqu'il soit de quantité moindre.

La rougeole apparaît en général d'emblée et en une seule fois. La variole apparaît successivement et par poussées.

Quant aux signes de sa gravité ou de sa bénignité, ils sont les mêmes que ceux de la variole.

Son invasion et son apparition sont-elles rapides ? Sa couleur normale ? — Elle sera bénigne.

Est-elle au contraire, rude au palper, verte ou violette, elle est mortelle.

Nous joindrons à l'étude de ces deux maladies celle de tout un groupe d'états fébriles qu'Avicenne nomme fièvres épidémiques.

Leur place est toute indiquée ici et leur description vient à propos à la suite de celles de la variole et de la rougeole.

FIÈVRES ÉPIDÉMIQUES

Ces fièvres, dit Avicenne, ont un aspect extérieur calme et trompeur mais en réalité elles sont malignes et meurtrières le plus souvent.

Elles débutent par une sensation de chaleur intense, elles s'accompagnent d'une respiration difficile et rapide.

La soif est excessive. La langue est sèche et rétractée. L'innapétence est tellement grande que si elle n'est point combattue elle amène graduellement la mort. L'agitation est extrême avec perte de forces et tendances aux syncopes. Il y a du délire, de l'insomnie.

Des éruptions rouges ou blondes peuvent apparaître en même temps que la fièvre ; ainsi que des escharres et des ulcérations.

Le pouls est petit en général, il devient violent et dur pendant la nuit.

On peut observer quelquefois des œdèmes et des hydropisies.

Les selles sont liquides, anormales, noirâtres quelquefois, fétides, et dans lesquelles on trouve une matière insoluble.

L'urine des malades est aqueuse quelquefois noirâtre, le plus souvent bilieuse. Leur transpiration est fétide.

La fièvre apparaît avec les premiers symptômes avec toute sa violence elle s'accompagne de refroidissement des extrémités, de convulsions et de trismus quelques unes de ces fièvres épidémiques passent inaperçues des malades eux-mêmes et ne peuvent être reconnues par une main étrangère. Le pouls ne change point, l'état est trompeur, et les malades meurent avec une rapidité qui étonne les médecins.

Toutes ces fièvres sont mortelles et elles tuent lorsque l'élément morbide a atteint le cœur.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, nous ne saurions dans quel cadre, de notre nosologie actuelle, faire rentrer ces états fébriles graves, qu'Avicenne appelle « fièvres épidémiques. » Est-ce la fièvre thyphoïde ? Sont-ce des formes de la fièvre pernicieuse palustre ? Est-ce certains états thyphoïdiques, masquant ou terminant d'autres états morbides ?

On ne saurait être affirmatif sur ce point. Cependant on pourrait dire qu'Avicenne a réuni sous ce nom, différents types morbides, qu'un état général grave, que la fièvre et qu'un certain degré d'épidémicité font qu'elles se ressemblent et mettent entre eux une certaine similitude.

Nous ferons remarquer pour ces maladies comme pour beaucoup d'autres, que rien n'a échappé à son observation, que le pouls, les selles, les urines, ont tour à tour et également attiré son attention et qu'il a essayé toujours

d'y chercher et d'y trouver le cachet particulier et le génie spécial de la maladie.

Après cette étude, comme on le pense bien, notre intention n'est point de repasser en revue toutes les maladies qu'Avicenne avait bien décrites et bien connues, nous aurions trop à faire et il faudrait des volumes entiers pour pouvoir contenir tout ce qu'il a écrit. Nous voulons connaître seulement ses idées et ses remarques sur certaines maladies infectieuses mal connues encore de nos jours.

Aussi nous parlerons de suite de la rage chez les animaux et chez les hommes, du tétanos, et nous terminerons par deux maladies : la *spina ventosa* et l'érysipèle.

RAGE

Nous ne saurions trop attirer l'attention sur cette description de la rage chez le chien et de son diagnostic.

L'animal enragé, dit Avicenne, a faim et ne mange pas. Il a soif et ne boit pas. S'il vient à rencontrer l'eau sur son passage il se détourne et l'évite parce que probablement elle l'épouvante et lui fait horreur. Il ne reconnaît plus son maître, son regard se voile, son agitation est extrême et une sorte de folie s'empare de lui. Alors vous le voyez les yeux rouges, louchant du regard, la langue pendante hors de sa gueule qui bave, le nez ruisselant en un mot répugnant à voir. Son dos se voûte, son échine semble dévier de côté ; et sa queue baissée remue faiblement. On dirait qu'il a commis un méfait et qu'il le reconnaît.

Sa marche est craintive. Il est triste et malheureux.

S'il vient à lui apparaître quelqu'un ou quelque chose qu'il croit ressemblant à celui qui lui a donné son mal, il fond sur lui, fut-ce un arbre, un mur, ou un animal.

A l'encontre de ses semblables il reste silencieux et s'il vient à aboyer, vous entendrez sa voix enrouée et ses aboiements étouffés. Les chiens évitent de se trouver sur son passage et le fuient de loin; et si quelques-uns se laissent surprendre par lui, ils s'humilient et se roulent craintifs à ses pieds cherchant du regard à s'enfuir.

Le loup enragé est plus terrible que les hyènes et les chacals.

On croit que le renard et d'autres animaux peuvent être atteints de la rage et quelques-uns citent le cas d'un mulet enragé qui mordit son maître, lequel fut atteint de la folie qui caractérise ceux qui sont atteints par la rage des chiens.

L'animal peut mourir entre le 7^me jour et le sixième mois ou pour mieux dire vers le quarantième jour. Cependant on a vu des individus craindre l'eau après sept ans.

Voyons maintenant ce qu'il dit de la rage chez l'homme :

Lorsque l'homme est mordu par un chien enragé il ne ressent dans sa blessure ni plus de douleur ni rien qui ne soit le fait de toute plaie ordinaire.

Ce n'est que plus tard et au bout d'un certain nombre de jours (période d'incubation ?) qu'apparaissent chez lui les symptômes d'un grand désordre dans la pensée et des rêves effrayants.

Il devient facilement excitable, colère et maniaque. Sa pensée s'obscurcit, ses idées perdent toute suite. Il répond sans qu'on l'interroge. Il remue sans cesse les doigts et contracte ses membres sur lui-même. Il évite la lumière et cherche à se cacher. La soif le tourmente, sa bouche devient sèche. Il évite la foule, recherche la solitude et peut-être craint-il la lumière.

Ses membres rougissent et surtout son visage. Sa figure se couvre de blessures et d'ulcérations. Ses douleurs augmentent, sa voix devient enrouée et ses yeux sont larmoyants. *Plus tard il craint l'eau et l'humidité* (Hydrophobie).

Toutes les fois que vous vous approcherez de lui, il lui semblera que c'est un chien et il aura peur ou tout au moins il cherchera à vous éviter.

Il aimera à déchirer la terre et il aura des pertes de spermes sans désirs ni volupté. Bientôt des convulsions éclatent, le trismus apparaît, des sueurs froides surviennent et enfin des syncopes et la mort.

Cependant la mort peut survenir avant tous ces accidents, soit par la soif avec le désir de boire mais avec la crainte de l'eau, soit qu'ayant bu il se soit asphyxié en buvant.

On peut en voir qui aboient comme les chiens, d'autres qui s'enrouent fortement.

D'autres enfin qui perdent la voix et deviennent complètement aphones.

On en a observé sur le corps desquels apparaissaient des masses charnues extraordinaires ressemblant à des animaux ou à de petits chiens.

Dans la majorité des cas les urines deviennent rares et sanglantes quelques-uns ont de la rétention et ne peuvent plus les émettre. En général ils sont constipés,

Il est exceptionnel que l'homme enragé cherche à mordre ses semblables mais s'il vient à le faire après la période d'excitation il donnera le même mal dont il est atteint.

Celui dont la blessure saigne abondamment peut avoir de grandes chances de guérison. Il en est de même de ceux dont la morsure saigne beaucoup après l'usage d'un traitement purifiant ; ceux-ci pourront ne point éprouver la crainte de l'eau.

Ces deux tableaux de l'homme et du chien tous deux frappés par la rage sont vraiment remarquables ; et si

l'on met à part le côté merveilleux et légendaire, tel que la reproduction sur le corps de l'homme malade, d'animaux ou d'autres formes étranges, si l'on fait abstraction des aboiements singuliers auxquels se livrerait d'après Avicenne l'homme enragé; il n'en reste pas moins une description complète et achevée de cette maladie.

Avicenne croyait également comme on l'a cru d'ailleurs longtemps après lui que la morsure d'un homme enragé pouvait transmettre le mal.

Nous n'avons pas besoin de dire que cette vue de l'esprit est erronée, comme on en est convaincu aujourd'hui et qu'il n'y a pas d'observation probante à cet égard.

Voyons maintenant ce qu'il dit, et les moyens qu'il emploie pour reconnaître qu'une morsure est réellement le fait d'un chien enragé, car il sait très bien que rien ne peut trahir à l'extérieur la nature virulente de la maladie jusqu'à l'expiration d'un certain nombre de jours, période que nous appelons aujourd'hui période d'incubation et dont il a connu très bien l'existence.

Il peut arriver, dit-il, qu'un homme ait été mordu par un chien soupçonné de rage, mais chez lequel on n'a point reconnu les signes certains de la maladie. Il serait urgent dans ce cas de reconnaître, pour le traitement, la nature de la morsure; car vous savez que la morsure d'un chien enragé s'ulcère après un certain temps et si elle vient à s'abcéder, elle sera mortelle.

Il est donc nécessaire d'avoir quelques signes pour la reconnaître à temps.

On a dit que si on prenait un peu de semence de crotton (?) ou quelque chose de semblable et qu'après l'avoir déposé sur la morsure pendant une heure on le jetait à une poule: si cette

poule refusait de le manger elle serait vénimeuse ou si cependant l'ayant mangé cette poule venait à mourir cette morsure serait également le fait d'un chien enragé.

On a dit également que si on prenait un morceau de pain et qu'après l'avoir trempé dans les liquides, sang ou humeurs, qui s'écoulaient de la plaie, on le jetait à un chien et que si l'animal n'en voulait point la morsure aurait été faite sûrement par un chien enragé.

On a prétendu aussi que si on versait sur le blessé de l'eau froide et que si on voyait ensuite la température de son corps s'élever, ce serait là aussi un signe de morsure de chien enragé ; quand à nous, nous pensons que ce signe n'est point particulier et spécial à cette maladie.

TÉTANOS

Nous ne dirons que quelques mots du Tétanos, pour indiquer seulement qu'Avicenne connaissait parfaitement sa gravité et les deux types classiques sous lesquels il se présente ;

Le Tétanos, dit-il, est plus fréquent chez la femme, car leurs nerfs sont plus délicats.

Il est également plus fréquent dans les pays froids.

Il en existe deux variétés tantôt le corps est renversé en avant tantôt en arrière.

Dans le premier cas l'individu est comme étranglé, la tête est attirée en avant, la face congestionnée et le cou gonflé.

Dans la seconde variété la tête est rejetée en arrière ainsi que les deux épaules

Dans tous les cas, vous observerez de l'asphyxie, du trismus, de l'insomnie et du ballonnement du ventre.

La parole s'embarrasse, les muscles du cou se contractent, la déglutition devient impossible. Des frissons parcourent tout le corps, la vue se voile, la tête et le cou sont inondés de sueur. Puis la bouche se ferme, la face rougit, la douleur augmente ; et le malade succombe.

Nous avons observé cette maladie chez une femme dont la bouche se ferma, le visage pâlit. Les dents grincèrent les unes contre les autres, puis peu de temps après la face devint verte et il lui fut impossible d'ouvrir la bouche.

Elle resta longtemps ainsi, puis peu à peu le trismus disparut, elle parla, elle dormit jusqu'au lendemain et guérit ensuite complètement. Nous l'avons soignée et nous avons été témoin de toute sa maladie.

Comme on le voit, le tétanos était pour Avicenne une maladie redoutable et presque toujours mortelle, et il se hâte de citer le seul cas, peut-être, de guérison, qu'il ait observé.

SPINA VENTOSA

Nous ne faisons ici la description clinique de la spina ventoza que parce que c'est une maladie qu'Avicenne avait décrite le premier. On a vu au chapitre de l'étiologie la curieuse explication qu'il en donne, voyons ce qu'il en dit au point de vue clinique et faisons observer qu'aujourd'hui encore elle est connue en Orient sous le même nom que lui avait donné Avicenne.

Lorsque les os sont atteints par la maladie, vous observerez qu'au-dessus d'eux les chairs se ramollissent et tendent à s'abandonner et à se gangrener, Vous ne trouverez plus les os lisses comme à l'état normal, les muscles glissent bien encore sur eux, mais ils y adhèrent légèrement.

On dirait que quelque chose de non stable s'est développé sur les os qui deviennent friables et se nécrosent.

Si vous introduisez une sonde, vous sentirez l'os dénudé sur son pourtour et vous constaterez que la membrane (périoste?) qui l'entoure a disparu. Si vous le mettez à nu vous verrez qu'il n'a plus sa couleur normale.

Le mal peut s'étendre quelquefois des parties charnues qui sont frappées de mort, vers l'os qui est attaqué à son tour.

Qu'on nous permette, pour terminer cette étude des symptômes, de parler du diagnostic différentiel entre l'érésipèle et le phlegmon.

On verra que si Avicenne a bien observé les signes des maladies, s'il a suivi toujours avec soin et intérêt la marche morbide du mal, il n'a pas négligé non plus de réunir entre ses mains tout ce qui pouvait l'éclairer pour différencier deux états morbides et le prémunir contre toute confusion,

L'érésipèle, dit-il, est plus franchement rouge. Le phlegmon a une rougeur foncée tendant au noir ou au bleu et le sang qu'il contient plus noir.

L'érésipèle disparaît au toucher et sa rougeur fait place à une blancheur lorsqu'on y passe la main, mais elle reparait rapidement. Il n'en est point de même du phlegmon.

La tuméfaction dans l'érésipèle est superficielle et siège sur la peau, tandis que le phlegmon est profond.

L'érésipèle franc disparaît spontanément. Il n'en est point de même du phlegmon.

La douleur est intense dans le phlegmon. Dans l'érésipèle elle est plus faible. La fièvre est plus forte dans l'érésipèle que dans le phlegmon. Elle y est si violente qu'elle brûle l'épiderme et occasionne comme une tache de « feu. » (?)

L'érésipèle apparaît le plus souvent à la face et débute par les ailes du nez, de là la tuméfaction s'étend et gagne toute la face.

Si l'érésipèle survient à la suite d'une fracture sous-cutanée d'un os, le cas sera dangereux.

Quant à la différence entre l'érésipèle phlegmoneux et le phlegmon érisipélateux nous vous l'avons indiquée ailleurs.

DU PRONOSTIC

Dans une série d'aphorismes Avicenne, a réuni un grand nombre de signes qu'il s'est attaché à bien définir, et dont il a essayé de tirer parti afin de juger la terminaison de la maladie et son état plus ou moins grand de gravité.

Il n'est pas douteux qu'il n'ait cherché à imiter, dans cette étude, Hyppocrate et qu'il ne l'eut pris pour modèle dans son livre des pronostics.

Quoiqu'il en soit nous avons cru intéressant et utile d'en reproduire ici quelques passages et il serait à souhaiter que ces signes empiriques, si l'on veut, fussent connus de tout praticien car la plupart sont vrais et sûrs et tous sont basés sur une grande observation et une longue expérience.

DE LA PHYSIONOMIE ET DU TEINT DES MALADES

Toutes les fois que la physionomie du vivant sera semblable à celle du mort et qu'elle soit indépendante d'un excès de veilles, de douleurs violentes ou de vomissements répétés, ce sera un signe mauvais.

Le visage dont les yeux seront tournés vers la racine du nez et y touchant presque, dont les oreilles sont froides, dont la peau est immobile et dont le teint sera noir ou bleu, recouvert d'une poussière aussi fine que celle du coton, sera un indice de mort. Cependant remarquez bien que si cet état est indépendant d'une maladie, l'individu reviendra à l'état normal en moins d'un jour et d'une nuit car l'état de veille, les vomissements et les douleurs qui produisent ces effets quoique graves ne sont point funestes. Mais si vous remarquez tout ceci pendant le cours d'une maladie aigüe, le cas sera mauvais.

DES SIGNES TIRÉS DE LA SENSIBILITÉ ET DE L'ŒIL

Si le malade ne voit plus, n'entend plus, c'est un signe mauvais.

S'il fuit la voix, s'il se dérobe aux odeurs c'est également un signe mauvais.

La petitesse d'un des deux yeux, seul, pendant une maladie aigüe, est un mauvais signe. Si le malade ne voit plus c'est un signe mortel.

La déviation des yeux (strabisme ?) dans les maladies aigües est un signe fâcheux.

L'écoulement involontaire des larmes et surtout l'écoulement d'un œil seul est un signe mauvais.

La crainte de la lumière est un signe qui n'est guère bon, et si le malade affectionne de plus en plus les ténèbres, c'est un signe de mort.

Le regard fixe, immobile, sans clignements aucuns, est mauvais.

Le clignement répété et non interrompu est également mauvais.

Si la paupière reste ouverte pendant le sommeil et que ce soit en dehors des habitudes du malade, ce sera un signe mauvais.

La sécheresse et la dureté des paupières sont deux signes fâcheux.

Si l'œil reste ouvert pendant l'état de veille lors même qu'on en approcherait un doigt et qu'il ne cligne point c'est un signe de mort.

On a dit que celui dans l'œil duquel apparaîtraient des points comme des lentilles blanches, celui là mourrait vers le 10^me jour.

DES SINGES TIRÉS DU NEZ, DES OREILLES, DE LA LANGUE ET DE LA BOUCHE

La déviation du nez est mauvaise et indique les approches de la mort, son applatissement est également mauvais.

L'écoulement par le nez, d'un liquide jaune pendant le cours des fièvres aiguës est probablement un signe mauvais et annoncerait les approches de la mort.

Si le malade n'éternue point par les causes qui d'habitude sont irritantes pour le nez et font éternuer c'est un signe de mort.

Si les impuretés contenues dans l'oreille viennent à fondre ce serait un signe mauvais pour Gallien, et pour les anciens il serait mortel.

La noirceur de la langue dans les fièvres intenses est un signe tendant à la gravité.

La sécheresse de la bouche et le manque de salivation sont deux signes suspects si la langue d'abord sèche devient dure et finit par être noire et surtout vers le quatorzième jour c'est là un signe de mort.

Sachez que la fétidité de la bouche dans les maladies aiguës est un signe de mort.

L'élévation d'une lèvre au-dessus de l'autre sans élévation de la mâchoire qu'elle recouvre est un mauvais signe.

La déviation des lèvres dans les fièvres graves est un signe fâcheux.

Leur refroidissement est également mauvais.

Si la bouche reste ouverte pendant les maladies aiguës c'est un mauvais signe.

On a dit que si en même temps qu'une fièvre intense il apparaissait sur la langue des points ressemblant à des pois ou à des grains de ricin ; la mort serait proche.

DES SIGNES TIRÉS DU PHARYNX, DE L'ŒSOPHAGE ET DES ORGANES AVOISINANTS

La déviation du cou, et l'impossibilité de la déglutition, avec fièvre sont des signes mauvais.

Le rejet de l'eau par les narines est un signe mauvais. Il en est de même de l'effort pour avaler la salive.

DES SIGNES TIRÉS DES ORGANES DE LA RESPIRATION

L'expiration froide ? Dans les maladies aiguës est un signe des approches de la mort.

La respiration qui semble être celle d'un individu qui pleure ou qui aspire avidement l'air, est mauvaise.

Celle qui est due à des inflammations de la poitrine est pire.

DE L'ÉTAT DES ARTÈRES

Hippocrate a dit que lorsque les artères du front et des paupières se gonflent et se raidissent c'est un signe mauvais.

DE LA POSITION DU MALADE

La manière anormale dont le malade se couche sur son lit et sa bizarrerie sont des signes fâcheux ; surtout si le malade glisse lentement hors de son lit et cherche ; quoique vous fassiez, à découvrir ses extrémités à les étendre d'une manière anormale et quoiqu'il n'y ait point une chaleur qui puisse justifier cette manière d'agir.

La signification en sera d'autant plus fâcheuse si vous remarquez que cela est en dehors des habitudes du malade et qu'il n'y a point une douleur quelconque qui en soit la cause.

Celui qui ne peut se coucher ou rester étendu et qui cherche au contraire à se tenir assis, celui là sera en danger car c'est surtout parce que sa respiration est difficile.

Si le malade se détourne de ceux qui l'entourent et se tourne du côté du mur c'est un signe mauvais.

Si le malade se couche sur le ventre contre son habitude c'est un signe suspect.

DE LA PEAU DE L'ABDOMEN

Si la peau devient sèche, si après l'avoir étirée elle ne reprend point sa position première cela est mauvais.

Le gonflement du ventre dans les maladies aiguës, avec de la diarrhée, est un signe de mort, surtout s'il apparaît de larges tâches livides.

DE LA VERGE. DE L'UTÉRUS

Les pollutions nocturnes au début d'une maladie, indiqueront sa longue durée. Leur apparition à la fin de la maladie est un signe plus favorable.

La chute de l'utérus (prolapsus?) Dans les fièvres intenses est un mauvais signe sa congestion est également à craindre.

DES EXTRÉMITÉS

Le refroidissement des extrémités dans les fièvres intenses est un signe de mort s'il survient surtout au début de la maladie et qu'on ne puisse arriver à en triompher.

La lividité des doigts des pieds et des mains ainsi que celle des ongles est un signe de mort.

La rougeur des extrémités est pire encore que leur lividité.

La chaleur brûlante des extrémités et de la peau coïncidant avec le refroidissement du ventre est un signe mortel.

DES MOUVEMENTS DE LA MAIN

Si vous voyez le malade faire des mouvements comme s'il cherchait à prendre quelque chose sur lui-même au du mur sachez que c'est un signe de mort.

DU SOMMEIL

Si le sommeil n'a lieu que pendant le jour c'est un mauvais signe.

Si l'insomnie est continuelle le jour comme la nuit c'est un signe plus terrible.

L'excès du sommeil dans une maladie consécutive à un dérangement de l'esprit et qui s'accompagne de refroidissement des extrémités est mauvais.

DE LA DOULEUR

La douleur extrême dans les entrailles avec fièvre intense est mauvaise.

Si la douleur vive qui réside dans un organe vient à cesser subitement sans cause connue, cette disparition est à craindre.

DE LE VOIX. DE LA PAROLE ET DU SILENCE

La voix forte, les paroles sensées sont de bons signes chez le malade.

Le contraire est mauvais.

Le silence prolongé indique une manie ou une paralysie des muscles de la langue ou du larynx ou l'absence de la pensée qui est l'origine de la parole.

La loquacité anormale d'un malade ordinairement silencieux indique un commencement de délire ou de dérangement de l'esprit.

DE LA PEUR

Si le malade a des craintes exagérées de mourir c'est un mauvais signe.

DE L'APPÉTIT ET DE LA SOIF

La perte de l'appétit dans les maladies chroniques est mau-

vaise, si la soif s'éteint dans les fièvres intenses c'est un signe mauvais surtout si la langue est noirâtre.

TRAITEMENT

Il nous serait impossible d'entrer dans les détails du traitement des maladies chez les arabes. Il faudrait un volume entier pour décrire la médication et les médicaments et toute la pharmacopée arabe, nous nous perdriions inutilement dans des descriptions oiseuses et d'aucun intérêt surtout si nous venions à parler des formules longues et compliquées où il entre quelquefois jusqu'à sept, huit et dix médicaments différents.

Nous passerons donc sous silence les potions, les pommades, les sirops et les élixirs qui étaient si en faveur au temps d'Avicenne.

Dans ce petit résumé nous nous contenterons de parler de l'exercice du massage, de l'hydrothérapie et des eaux minérales dont les arabes ont les premiers indiqué les usages.

Nous verrons comment Avicenne comprenait et expliquait les effets de ces différentes médications.

Nous dirons également quelques mots du traitement

particulier de certaines maladies que nous avons déjà signalées dans ce travail.

Et d'abord quelques lignes sur l'hygiène privée et les soins hygiéniques que nous ne pouvons ne point citer et qui montrent sous quels vastes points de vues philosophiques et pratiques Avicenne comprenait la médecine et l'enseignait.

DES HABITATIONS

Vous savez déjà que les habitations ont des effets différents sur l'organisme suivant leur élévation et leur voisinage : Montagnes, forêts, minéraux cimetières ; suivant le terrain où elles sont bâties et suivant la plus ou moins grande quantité d'eau qui y coule.

Et après avoir décrit minutieusement et défini ces différentes conditions voici ce qu'il dit et les conseils qu'il donne :

Il est du devoir de quiconque cherche une habitation de reconnaître la nature du terrain, son élévation et son voisinage, les vents qui y règnent et auxquels il est exposé, la nature des eaux qui y coulent et leurs effets sur le tube digestif, si elles sont aérées ou filtrantes dans le sol. Il doit s'enquérir de la santé des habitants et des maladies auxquelles ils sont sujets. Il doit s'informer de leurs forces, de leur appétit, de leurs digestions et de la nature de leurs aliments.

Il doit faire ouvrir les portes de son habitation du côté de l'Est ou du Nord. Il doit s'assurer que le soleil peut y arriver facilement.

L'eau où il doit puiser doit être courante, pure, et abondante.

DE L'EXERCICE

Avicenne réunit sous cette dénomination, l'équitation, les courses, la lutte, la gymnastique, la marche, etc., et le définit ainsi :

L'exercice est une fonction volontaire dont les résultats sont une respiration large et forte.

Les conditions essentielles de la santé, ajoute-t-il, sont l'exercice, la nourriture et le sommeil.

Nous commencerons par l'exercice, son usage est très bon et doit être conseillé. Il peut remplacer *toute médication* dans certaines maladies tenant à la constitution ou au tempérament ; surtout s'il est employé à propos et avec modération.

Voici comment Avicenne s'explique ses bons effets :

Vous savez, dit-il, que nous avons besoin pour la conservation de notre santé, d'une nourriture convenable, proportionnée dans sa quantité et sa qualité. Vous savez également que tout ce que nous mangeons n'est pas assimilé, mais qu'il en reste après chaque digestion une partie qui ne peut nous servir et la nature cherche alors à se débarrasser en la rejetant au dehors. Elle y arrive presque, mais de nos fréquentes digestions il reste toujours un reliquat qui augmente et par son accumulation devient nuisible à notre organisme ; soit par la putréfaction qu'il subit et alors nous avons des maladies d'infection, soit par la transformation qui s'y opère et alors nous avons des maladies qui attaquent notre tempérament.

Vous voyez donc qu'il est indispensable de nous débarrasser de ces résidus funestes et nous y arrivons en vomissant, vomissements qui s'obtiennent par des poisons, mais rappelez-vous les paroles d'Hypocrate : Le poison tout à la fois purifie et débilité.

(Dans le texte on trouve « purifie et rend malade. »)

Mais nous pouvons sûrement y arriver, et surtout nous pouvons empêcher l'accumulation de ces produits par l'exercice.

L'exercice empêche donc cette accumulation ou si elle venait à avoir lieu, par la douce chaleur qu'il provoque et entretient, il la dissout, et par les mouvements auquel il donne lieu, il facilite son rejet en la poussant vers les émonctoires de l'organisme.

L'exercice en outre fortifie et durcit les articulations ainsi que les muscles. Il augmente notre force et prépare les organes à l'assimilation en même temps qu'il les assouplit et les rafraîchit et enfin il dilate les conduits de nos organes respiratoires.

C'est pour cela que vous verrez beaucoup de ceux qui ont abandonné l'exercice tomber dans l'hecticité parce que les organes faiblissent et ne peuvent plus attirer à eux l'air vivifiant qui est la vie de tout organe.

Pour se livrer à l'exercice, il faut que la nourriture prise précédemment soit digérée et que le moment d'un autre repas soit proche. Cependant quelques-uns prétendent que l'estomac ne doit pas être absolument vacant et qu'il est bon qu'il y ait une certaine quantité d'aliments, plus grande en hiver, moindre en été. Mais en tout cas il vaut mieux se livrer à l'exercice ayant l'estomac plein plutôt que de l'avoir dans un état de vacuité complète.

Vous conseillerez à tout individu qui va commencer un exercice de le faire après avoir vidé son tube digestif et sa vessie. Il serait bon également de lui conseiller un massage préparatoire.

Au printemps le moment le plus favorable sera le milieu du jour plus tôt en été, plus tard en hiver, à moins d'empêchements.

Quant à sa durée il faut tenir compte de trois choses : Du teint, de la fatigue et de la congestion des organes.

Mais si la fatigue apparaît, si la sueur commence à couler abondamment et si la respiration devient haletante, il faut s'arrêter.

DU MASSAGE

Le massage tantôt fortifie, tantôt il affaiblit.

Il peut être fait soit avec une étoffe grossière et dure et alors il attire rapidement le sang au dehors, soit avec la main ou une étoffe douce et moëlleuse et dans ce cas il accumule le sang dans l'organe qui y est soumis et le congestionne.

Il est dit « préparatoire » lorsqu'il précède l'exercice ou « de retour » lorsqu'il succède à cet exercice.

Son action est adjuvante de celle de l'exercice et peut la compléter aussi nous pouvons dire que le massage fait pour ainsi dire partie de l'exercice.

Il doit être fait avec douceur par plusieurs mains et graduellement plus énergique. Il ne doit pas être longtemps prolongé et il est plus favorable et très bon au moment du sommeil.

HYDROTHERAPIE

DES BAINS CHAUDS

Nous ne trouvons rien de bien intéressant dans le livre d'Avicenne sur les bains chauds.

Il se contente de conseiller à ceux qui doivent les employer de ne pas entrer brusquement dans les chambres les plus chaudes du bain, mais d'y arriver progressivement, ainsi qu'on le fait encore aujourd'hui en Orient, en

passant par des pièces à température progressivement ascendante.

Il recommande de rester longtemps dans le bain et de n'employer ces bains chauds qu'après la digestion ou à jeun et il termine en les défendant à tous ceux qui ont le *tempérament ardent et pléthorique*.

DES BAINS FROIDS

L'usage de l'eau froide ne saurait convenir qu'à ceux dont la force, l'âge et le tempérament s'y accommodent. Ils doivent être exempts de diarrhée et ne doivent point être affaiblis par des excès de veilles.

Il ne saurait convenir ni aux vieillards ni aux enfants.

Son emploi est très bon après le bain par l'eau chaude ; car l'eau froide fortifie la peau et emprisonne la chaleur.

Elle ne doit point être très froide mais tempérée, si elle est employée après l'exercice le massage qui l'a précédée doit être énergique.

L'eau doit inonder tout le corps et l'individu qui s'y soumet doit s'habiller avant qu'il n'ait ressenti des frissonnements.

L'usage des bains froids doit être interdit après le coït ou après les repas.

Il doit être également interdit lorsqu'il y a une faiblesse générale de l'organisme ou de l'estomac.

Dans de bonnes conditions l'eau froide rejette brusquement la chaleur vivifiante à l'intérieur, ensuite elle la fortifie et la force à réparaître en la décuplant d'intensité.

DES EAUX MINÉRALES

Les eaux ferrugineuses et *cuivreuses* sont excellentes pour les entrailles

Les eaux de mer sont utiles dans le cas d'engelures causées par le froid avant leur ulcération. Elles tuent les poux. Elles diluent le sang qui s'agglomère sous notre peau.

Les eaux sulfureuses sont bonnes contre la lèpre. Elles sont également utiles dans les inflammations des articulations. Elles sont bonnes contre la gâle.

Les eaux de mer sont utiles dans les maladies nerveuses, dans les paralysies et de même que les eaux sulfureuses, elles sont efficaces contre les douleurs articulaires et nerveuses.

Les eaux cuivreuses sont utiles pour la bouche et l'oreille.

Les eaux boratées sont probablement bonnes pour les poumons.

Les eaux chargées d'alun sont utiles contre les crachements de sang.

Les eaux ferrugineuses sont utiles dans les maladies de la rate et de l'estomac, à cet égard les eaux cuivreuses s'en rapprochent.

Les eaux de mer sont nuisibles pour l'estomac.

Les vapeurs d'eau de mer sont utiles dans les cas d'hydropisie.

Les eaux boratées prises à l'intérieur sont utiles dans les affections stomacales et les eaux chargées d'alun sont efficaces dans les vomissements et les arrêtent.

Les eaux sulfureuses sont utiles dans les inflammations de la rate, du foie et contre les douleurs qu'elles occasionnent.

Les eaux de mer sont laxatives, lorsqu'elles sont prises à l'intérieur et l'irritation qu'elles peuvent causer disparaît si on les fait suivre de bouillon de poule.

Les eaux alunées empêchent les avortements et les pertes utérines.

Les eaux sulfureuses sont utiles dans les affections de la matrice.

Les eaux salines occasionnent de la diarrhée d'abord, de la constipation ensuite.

Toutes les eaux minérales rendent difficiles l'émission des urines, les menstrues et les accouchements.

Les eaux cuivreuses et ferrugineuses sont bonnes contre les affections rénales.

Les eaux mauvaises occasionnent la gravelle rénale et vésicale.

Les eaux dans lesquelles on aurait éteint du fer sont utiles dans les crachements de sang.

Dans les cas de morsure de serpent les bains d'eau de mer sont utiles.

Comme pour le chapitre où il est question de l'exercice et du massage et que nous avons déjà cité, nous nous abstenons de tout commentaire ici, nous dirons seulement que du premier coup et d'emblée en même temps que leurs découvertes Avicenne avait posé les indications des eaux minérales. Indications qui en général restent vraies et sont suivies presque entièrement aujourd'hui.

À part leurs effets qu'il constate mais qu'il ne peut s'expliquer, à part quelques maladies qu'il n'a pu connaître et dans lesquelles elles sont employées aujourd'hui, le plan général de leur emploi est bien indiqué et leur influence salutaire dans les maladies de la peau et dans certaines diathèses a été mise à profit et n'a point échappé à sa sagacité.

Passons maintenant au traitement particulier à chacune des maladies que nous avons déjà étudiées et voyons comment Avicenne s'y prenait pour les guérir.

TRAITEMENT DES FIÈVRES ÉPIDÉMIQUES

Le résumé du traitement des individus atteints de fièvres épidémiques consiste à affaiblir leurs violences soit par la saignée

soit par les purgatifs. Si l'état de ces individus est fortement congestionné, si vous soupçonnez que la cause morbide tient à un état du sang, il faut les saigner.

Si la cause est due à des humeurs malignes, il faut chercher à les expulser. Leurs habitations, en outre, doivent être aérées et fraîches. L'air qu'elles renferment doit être renouvelé ou amélioré vous en rafraîchirez l'intérieur en y mettant des branches d'arbres, des plantes et des fruits. Vous les imprégnez de l'odeur du camphre, vous les arroserez avec de l'eau de rose plusieurs fois par jour.

Vous donnerez à ces malades des pastilles de camphre et des sirops rafraîchissants, leur boisson et leur nourriture doivent être acidulées soit avec du petit lait aigre soit avec de l'eau vinaigrée.

L'eau froide en grande quantité leur sera très utile et profitable.

Si vous voyez vos malades leur fièvre augmenter, leurs extrémités se refroidir, leur insomnie persister, leur poitrine haleter ; il faudra vous hâter d'attirer la chaleur au dehors.

Si l'appétit est diminué et perdu, il faut forcer vos malades à manger, car le plus grand nombre de ceux qui seront encouragés et qui mangeront seront sauvés et guérissent. Vous y arriverez en ordonnant une nourriture acide et légère.

Elle doit être en petite quantité à la fois car le contraire serait nuisible.

La viande cuite dans les acides l'eau vinaigrée, l'eau de sumack, l'eau de grenade, les capres confluents dans du vinaigre sont excellents en pareils cas.

DU TRAITEMENT DE LA MORSURE D'UN CHIEN ENRAGÉ

Il faut avant tout empêcher la cicatrisation de la plaie, il faut plutôt l'élargir. Si elle était trop petite vous vous comporterez à son égard comme pour toute morsure venimeuse, vous ferez sucer la

blesse, et si vous avez pu la faire saigner et l'empêcher de se cicatriser vous aurez agi sagement.

Si la plaie est refermée et si vous voyez la fièvre s'allumer il faut l'ouvrir et l'agrandir et vous devrez y appliquer des corps irritants pour la tenir ouverte.

Toute morsure sera d'autant moins dangereuse qu'elle aura d'autant plus saigné.

DU TRAITEMENT DE LA SPINA VENTOSA

Le traitement consiste dans le grattage, dans la résection de l'os malade (nécrosé).

S'il n'est pas nécrosé on doit employer le grattage ou la cautérisation large de tout ce qui serait corrompu pour en faire tomber l'écorce mortifiée et n'en laisser que les parties saines.

Si les chairs sont morifiées en grande partie il faut les enlever ; si cette mortification est étendue jusqu'à l'os il faut en venir à son ablation *partielle* ou *totale*.

Si les os malades sont proches d'une articulation, *il faut les enlever en totalité*. Cependant si les os de la hanche et des vertèbres sont atteints, abstenez vous de tout traitement à cause du voisinage de la moelle.

DU TRAITEMENT DE L'ÉLÉPHANTIASIS

L'éléphantiasis est rarement curable. Il doit être abandonné à lui-même à moins qu'il ne se complique d'ulcération et de gangrène auquel cas il ne reste plus qu'à faire l'ablation du membre malade à son origine.

Cependant vous pourrez employer les saignées et les purgatifs. On a dit que le goudron serait utile soit à l'intérieur soit en applications locales. Vous défendrez à vos malades tous les mouve-

ments fatigants et la station debout longtemps prolongée, vous pourrez faire des saignées locales. En outre le malade doit garder le repos, il doit mettre un bandage qui prendra le membre depuis la pointe jusqu'à son origine.

Vous lui recommanderez de ne point marcher et de ne se tenir debout qu'avec cette précaution.

Voici maintenant les principaux médicaments et purgatifs qu'Avicenne et son école ont introduits dans la thérapeutique médicale; et qui étaient absolument inconnus avant eux par l'école grecque. Nous ne ferons que les citer, ce sont : la Manne, le Séné, la Rhubarbe, le Tamarin, la Casse, le Musc, la Noix muscade et les Clous de girofle.

Nous avons ensuite l'or et certains métaux.

Ici finit notre travail, non certes que le sujet soit épuisé, dans ce livre merveilleux d'Avicenne, le champ est immense et la moisson abondante et on n'aurait que l'embarras du choix, mais parce que les limites de cette thèse nous arrêtent et nous font un devoir de nous borner. Heureux si dans le peu que nous avons écrit, nous avons pu donner une idée plus juste de l'auteur arabe et si nous sommes parvenus à le faire mieux juger lui et ce pays d'Orient qui lui a donné le jour; l'Orient ! si merveilleux et si beau, tant décrié par les uns, tant vanté par les autres, lui aussi ! a eu ses beaux jours, ses épopées grandioses et sublimes ! et il restera quoiqu'on en dise et quoiqu'on fasse le berceau de l'humanité et de la civilisation.

Car la médecine, elle aussi, n'a point fait exception à la règle, et comme toute science, tout progrès, et toute religion, elle y est née et c'est du pays où le soleil se lève qu'elle est venue brumeuse, peut-être, légendaire quelquefois, mais existant et portant déjà en elle le germe fécond de ce qu'elle est aujourd'hui.

Vu : le *Président de thèse*,

POTAIN.

Vu et permis d'imprimer :

Le vice-recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

Vu : *Le Doyen*,

BROUARDEL.

LANE MEDICAL LIBRARY

To avoid fine, this book should be returned on
or before the date last stamped below.

--	--	--

Gaylord Bros.
Makers
Syracuse, N. Y.
PAT. JAN. 21, 1908

H111 Eddé, J.
P232 Avicenne et la méde-
1889 cien Arabe.
no.182

61884

DATE DUE

